

Invention de la culture

Le livre avalé : de la littérature entre mémoire et culture (XVI^e-XVIII^e siècle) d'Éric Méchoulan, Les Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 539 p.

Lucie Desjardins

Numéro 207, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desjardins, L. (2006). Invention de la culture / *Le livre avalé : de la littérature entre mémoire et culture (XVI^e-XVIII^e siècle)* d'Éric Méchoulan, Les Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 539 p. *Spirale*, (207), 37-38.

INVENTION DE LA CULTURE

LE LIVRE AVALÉ : DE LA LITTÉRATURE ENTRE MÉMOIRE ET CULTURE (XVI^e-XVIII^e SIÈCLE) d'Éric Méchoulan

Les Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 539 p.

CE QUE NOUS entendons aujourd'hui par le terme « littérature » est une invention du XIX^e siècle et, pour s'en convaincre, il n'y aurait qu'à ouvrir le numéro de janvier 1743 du *Mercur de France* pour y apprendre que ce périodique prétend n'exclure « aucun genre de littérature », depuis la poésie et les « pièces de théâtre » jusqu'à la médecine et aux « nouvelles découvertes dans les arts et les sciences ». C'est qu'au XVII^e et au XVIII^e siècle, « littérature » s'emploie au sens très large de connaissance des choses écrites, d'érudition. Morale, pensée politique, droit, théologie ou spiritualité : autant de savoirs qui relèvent alors de la littérature. Mais comment concevoir cette « littérature d'avant la littérature » ? Quelles sont les cristallisations historiques qui auraient permis la quête de son autonomie et l'invention de sa légitimité ? Le remarquable essai d'Éric Méchoulan, finaliste en 2005 pour le prix du Gouverneur général, tente de répondre à ces questions en s'attachant à montrer comment la littérature émerge dans le creuset complexe du passage inégal et incertain d'une « société de mémoire » à une « société de culture ». Si l'émergence de la littérature est bien contemporaine de l'invention de la culture comme mode d'organisation ou de représentation de la société, c'est la tradition ou la mémoire qui a d'abord permis aux hommes de se représenter à eux-mêmes « la légitimité de leur communauté et leurs façons de vivre ensemble ». Or la culture, comme le souligne l'auteur, ne s'impose pas brusquement et ne remplace pas, sur tous les fronts, la mémoire collective. L'intérêt de l'ouvrage tient alors moins aux termes mêmes de « mémoire » et de « culture » qu'à leur nécessaire liaison ou à leur médiation. De ce point de vue, il ne s'agit pas, par exemple, d'envisager les *Essais* de Montaigne comme la première des œuvres modernes ou l'emblème de la naissance de la culture, mais de saisir « les tours et les torsions d'une mémoire en train de s'échapper à elle-même » et de voir apparaître des logiques où se nouent des effets de culture et de littérature.

Éric Méchoulan étudie ce passage de la mémoire à la culture dans ses variations les plus infimes en convoquant un nombre foisonnant de textes qui appartiennent à différents régimes

de discours (romans, essais, traités philosophiques, scientifiques ou politiques, etc.) et en insistant sur des corpus (les Entrées royales ou les Mémoires), des auteurs (Faret, La Popelinière, Perrault ou Saint-Hyacinthe), des concepts (la souveraineté, la grâce, la valeur, la dette, le goût) qui ne font guère partie des références habituelles. Au fil des pages et d'un chapitre à l'autre, on voit ainsi se composer, par fragments, une histoire de la littérature esquissée à partir d'une approche centrée sur l'importance des médiations, la multiplicité des relais et la confusion des rôles.

La première partie propose d'étudier ce qu'il advient de la mémoire collective au tournant du XVI^e et du XVII^e siècle. En un temps où la mémoire collective perd de son « ancienne énergie », et où les enjeux moraux sont renvoyés aux individus, sur quoi fonder les valeurs publiques de ses actions et les significations sociales des discours ? Le genre des Mémoires dont l'essor, au XVII^e siècle, semble s'inscrire dans ce creuset du for intérieur, qui est à la fois place publique (*forum*) et discours du dedans, ne peut manquer d'attirer l'attention. En analysant la trajectoire sociale des Mémoires à partir des concepts de souveraineté, de dette et de grâce, Éric Méchoulan parvient à montrer que cette écriture de soi constitue une pratique exemplaire de l'institutionnalisation de la subjectivité qui entre sur une nouvelle scène, désormais offerte au regard du public : « *La diffraction de la mémoire collective joue donc dans l'élection de mémoriaux personnels, mais aussi dans l'élaboration d'un destin public des apparences, des événements, des trajectoires singulières et secrètes. Il n'y a donc pas qu'une simple rencontre de thèmes ou de contenus entre mémoires et lettres, mais une nouvelle structuration des valeurs de l'écriture et des significations de l'existence.* »

De nombreux travaux, ces dernières années, ont étudié la lente dissociation du public et du privé au XVII^e et au XVIII^e siècle (Habermas, Koselleck, Ariès, Chartier, Merlin). C'est dans ce contexte qu'Éric Méchoulan reprend la célèbre querelle des *Lettres* de Jean-Louis Guez de Balzac pour montrer en quoi les catégories du privé et du public deviennent alors des valeurs. Les *Lettres* jonglent,

en effet, avec ces deux instances, puisque Balzac n'hésite pas à rendre publics ses goûts ou ses maladies en même temps que ses avis politiques ou ses condamnations touchant la religion. À ce titre, il semble jouer d'une nouvelle médiation entre particulier et privé, entre rôle exemplaire et souveraineté d'un moi, où se superposent image publique des personnages et public lecteur de ces personnes, présentation de soi et représentation commune. À ces problèmes d'autorité ou de souveraineté, de production de soi et d'institution du public, il faut, comme le souligne Éric Méchoulan, reconnaître un nom : celui de la culture. De ce point de vue, la question politique, mais aussi littéraire, de l'autorité ou de la souveraineté paraît mobiliser de nouveaux schémas et d'autres formes de légitimité. Le cas des Entrées royales demeure, à cet égard, particulièrement éloquent puisqu'il comprend des scénographies de la « mise en mémoire » du pouvoir royal, mais aussi de l'esquisse de nouvelles relations entre savoir du gouvernement, constitution du public et arts du spectacle.

Discours, conduites, usages

La littérature participe de cette façon à la mise en scène, à la « publicité » de cette sphère publique, et rend lisibles les nouvelles médiations qui forment le corps social, décrivant les conditions de l'être en société. En même temps, c'est par cette culture que de nouvelles élites vont se distinguer. Ce ne sont plus la qualité de la foi, l'autorité du savoir ou le prestige de la naissance qui font, comme le souligne Éric Méchoulan, l'essentiel des positions sociales. La qualité de la conversation, le sens du monde, l'élégance des manières et des gestes jouent, désormais, un rôle essentiel dans la constitution des élites. Entre la mémoire des rôles et la culture de soi, les lettres modernes sont donc des lieux d'apprentissage où des discours, des conduites, des usages peuvent être transmis et reproduits. À cet égard, les nombreux manuels de civilité sont bien davantage que de simples répertoires de bonnes manières ; ils sont des exercices mondains qui mettent de l'avant « des styles d'existence que les lettres ont réinvestis de styles d'écriture ». En quoi alors la souveraineté

et la grâce ont-elles pu coexister au sein d'un art de vivre et d'une poétique de la politesse? Bref, où repérer un déplacement de l'investissement social des lettres, sinon dans les pratiques civiles telles qu'elles sont produites dans les multiples traités qui en décrivent les arabesques?

Norbert Elias a été le premier à allouer aux pratiques de civilité, qui se mettent en place à partir du XVI^e siècle, un rôle majeur en même temps qu'il en faisait un symptôme des modalités modernes de la socialisation. Ici, Éric Méchoulan tente de comprendre le phénomène à partir des notions de gratuité et de grâce en montrant comment la culture suppose à la fois un abandon aux autres, une maîtrise de soi et une légèreté des échanges. Les réseaux d'obligation créés par le souci de plaire et de complaire déterminent une rhétorique sociale où le souci de soi passe par l'intérêt pris aux autres. Le sociable n'est plus une évidence : il faut le montrer, voire le démontrer. L'essor public des lettres passe aussi par cette esthétique des attitudes et des discours mondains, à commencer par la primauté accordée à un sens souvent négligé : le goût. Éric Méchoulan étudie ici le deuxième moment de la querelle des Anciens et des Modernes, au cours de laquelle s'affirment de

nouvelles valeurs sociales. De même, si la culture est bien une invention mondaine, voire aristocratique, il faut alors prendre en compte l'importance sociale des salons et, plus encore, leur manière de composer autour de la figure de la femme un imaginaire des relations civiles. Mais cette « culture d'élite » fonctionne dans une sorte de relation dialectique avec ce qu'on appelle la « culture populaire », analysée, entre autres, par Robert Mandrou, Peter Burke, Roger Chartier et Robert Muchembled. Cette culture populaire disparaît sous les traces fantomatiques des traditions dont elle n'édifie que les ruines savamment composées pour mieux apparaître comme la figure ancienne et inverse de la culture de l'élite. Éric Méchoulan étudie, suivant cette perspective, les contes de fées et la façon dont les savoirs traditionnels de la *memoria* deviennent des plaisirs savants de la culture, comme mémoire représentée plutôt que mémoire interprétée, et qui reconfigure l'oralité en déplaçant les valeurs.

Car s'il est possible de parler, comme on l'a souvent fait, d'une montée de l'individualisme, il faut admettre que l'individu naît en relation avec de nouveaux modes de sociabilité, de même que la subjectivité émerge de

rapports inédits à la *memoria*. C'est du recours à la tradition, en s'appuyant sur les pratiques collectives de mémoire, que les nouveautés trouvent une légitimité avant d'apparaître, en elles-mêmes, comme des valeurs. En étudiant les mutations et les déplacements historiques des usages de la mémoire et de la culture à partir d'une multitude de sources, *Le livre avalé* permet d'approcher, d'un peu plus près et dans toute sa complexité, les moyens de constitution et de transmission des savoirs et des représentations, mais il permet peut-être surtout de mesurer le rôle déterminant des lettres du XVII^e et du XVIII^e siècle dans notre définition et notre conception actuelle de la littérature. De ce point de vue, la réflexion d'Éric Méchoulan pose les premiers jalons d'une histoire de la culture qui nous oblige à repenser notre relation à la mémoire, « car c'est justement en croyant que l'histoire, avec le spectacle compliqué de ses multiples fils, permet de mieux juger du présent — jusque dans les différences radicales qui se dessinent entre ce que nous vivons et ce que nous avons vécu — que nous pouvons tâcher de résister aux bêtises de notre temps ».

Lucie Desjardins



Mathieu Beauséjour, *Three Internationales (Baker's Dozen)*, vue de l'exposition ayant eu lieu à Londres à la Galerie Space – The Triangle du 15 janvier au 15 février 2005.